

Rolland Doukhan

Juste un instant d'automne

roman

Denoël

Juste un instant d'automne

DU MÊME AUTEUR

Berechit, *Denoël.*

Rolland Doukhan

Juste un instant
d'automne

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1994
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24264.1
B 24264.6

à toi, au loin.

« Comment cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, mais que les coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève?

– Cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'aurore. »

Jean Giraudoux, *Électre*, II. 10

AVANT-PROPOS

D'emblée, la présence de ce couple, au bord de la fontaine Médicis, au Luxembourg, m'avait paru étrange : cette jeune fille si blonde, cette paraplégique sans âge, affaissée dans son fauteuil d'infirmes, l'immobilité totale de l'une, la grâce naturelle de l'autre, il y avait là un je-ne-sais-quoi d'insolite qui m'alerta à l'instant où je les croisais. Et puis, quelques secondes plus tard, il y avait eu ces cris poussés, apparemment dans une langue étrangère, l'affolement autour des deux femmes, les enfants qui accouraient pour voir... Tout cela fit que je me précipitai assez maladroitement, et que je vins buter sur la roue même du fauteuil.

« Monsieur! je vous en prie, aidez-moi! aidez-moi! je crois qu'elle a un malaise! »

La belle jeune fille blonde, probablement une Scandinave à entendre son accent dans notre langue, s'accrochait littéralement à moi. La dame avait, en effet, un visage de cire, des yeux vides comme ceux des statues, et l'air, mon Dieu, l'air d'être sur le point de quitter ce monde. J'étais moi-même affolé, me demandant ce que je pouvais bien faire d'utile. J'ai tapoté ses joues, prononcé plusieurs fois le mot « madame, madame », comme un talisman contre ce regard vide qui me terrifiait, cette immobilité. J'ai fini

par prendre bêtement son pouls, c'était un geste de médecin, un réflexe qui me rassurait probablement plus qu'il n'aidait la malade, pour la bonne raison que je n'ai jamais su ce que le pouls pouvait bien transmettre comme message, du bruit, une onde ou quelque chose comme ça. En tout cas, c'était un geste que j'avais toujours jugé inutile et comme empreint d'une théâtralité de pacotille, même lorsque c'était un médecin qui le faisait. Pourtant, comme par miracle, la dame tourna alors son visage vers moi. Nous étions à ce moment-là entourés d'une dizaine de mamans, d'une bonne vingtaine d'enfants, et je voyais de loin accourir un des gardiens du jardin.

Quand je pense que j'étais sorti dans Paris pour cause d'angoisse, ce n'était pas précisément la sérénité que je rencontrais. Des pensées confuses tournaient en moi, autour de ce mot, justement, l'angoisse. Tout bêtement, parce que l'angoisse est imbécile et prétentieuse, elle place celui qu'elle habite au centre même du monde qu'elle construit, un monde absent, comme un texte qui serait sans mots.

Je m'étais littéralement enfui de chez moi. Le téléphone des amis, les petits cafés noirs pour remplir trois ou quatre minutes, les bulletins d'informations, j'avais laissé tout cela derrière moi et traversé avec humeur les petites rues entrelacées de la Mouffe, la Contrescarpe sur laquelle un violoneux torturait un air tzigane, la rue Descartes et ses restaurants bousculés. Je cherchais une idée, un mot, un commencement à ce nouveau livre qui bougeait en moi.

Un jeune étudiant s'arrêta devant moi pour régler le volume de son baladeur, un de ces petits appareils qui leur permet d'être toujours au cœur de leur musique incompréhensible pour moi. Or, parvenu à sa hauteur, je perçus les premiers accords de la Symphonie Jupiter. Ab! Mozart,

était-ce là un signe qui allait marquer les jours qui m'attendaient? En un instant, je me sentis heureux, léger et jeune. J'étais compositeur, j'étais Dieu, un livre m'attendait qui allait changer ma vie puisqu'il allait faire entrer la sienne dans mes jours et dans mes nuits. Je venais de décider d'en finir avec ce vague à l'âme des questions qui m'habitaient. J'allais choisir le temps et les lieux de mon futur roman, le nombre des personnages, jusqu'à leurs noms et leurs âges, tout quoi, dans l'espoir naïf et enfantin que je serais ainsi le maître du déroulement de l'histoire qui couvait en moi. Prendre une décision doit probablement agir comme une sorte d'adrénaline, toujours est-il que mon cœur accéléra ses battements. L'orgueil insensé des démiurges en chambre semblait avoir accéléré le rythme de ma marche, me transformant en homme très occupé allant vers une destination précise. Innocent que j'étais! Est-ce que j'avais réellement décidé d'abandonner la sobre rue Descartes pour me diriger vers le vénérable lycée Henri-IV? Est-ce que j'avais décidé de longer courageusement la bibliothèque Sainte-Geneviève, sinistre bien que récemment lessivée et blanchie, pour emprunter sans motif apparent la rue Soufflot qui réussit à garder, en dépit des pizzerias et autres fast-foods, son air vieillot d'étudiant faluchard de début de siècle? Et quelles forces, quel concours fortuit de couleurs et de bruits avaient conduit mes pas sur le gravier paisible du jardin du Luxembourg pour y chercher je ne sais quelle inspiration devant l'impassible immobilité de pierre des reines de France? Après tout, il n'y avait certainement dans tout cela que l'image du désœuvrement insupportable d'un jour férié, l'ennui tiède de ce printemps déjà fort engagé, et ce cliché imbécile et pourtant réel comme tous les clichés, l'angoisse de la page blanche qui m'attendait.

En tout cas, une force, ce que d'aucuns appellent le hasard, ou le destin si vous voulez, me poussait toujours dans ces moments-là, à travers la ville, vers les endroits où ma vie avait été calme et paisible.

Le Luxembourg, par exemple. La proximité du lycée Montaigne me ramenait à ces années dont on dit affreusement aujourd'hui qu'elles aboutissent à une terminale, des années, pourtant, qui avaient été pour moi en même temps le feu et la forêt, la soif et la source.

La rêverie et les relents de la musique de Mozart qui s'attardait dans ma mémoire, me conduisirent vers la fontaine Médicis et son romantisme attardé et rouillé. De plus en plus apaisé, j'étais en train de me dire que le balancement comique des pigeons illustre bien mon caractère velléitaire, que le crottin délicat des petits ânes dans le gravier était plus civilisé que les étrons de chiens sur les trottoirs, que le Luxembourg, malgré tous ses arbres, toutes ses fleurs et toutes ses feuilles, avait le bon goût, si je puis dire, de rester en ville. Parce que je suis ainsi fait que les villes me rassurent. Enfin, je me faisais en toute innocence ce genre de réflexions qui accompagnaient toujours mes déambulations.

Dire qu'on appelle tout cela le hasard ! Je veux bien, mais alors qu'on m'explique pourquoi, au même instant, venue d'un autre quartier de Paris, peut-être... cette femme et pas une autre... pourquoi ce malaise qui l'atteint à l'instant précis où nous nous croisons ! Pourquoi moi ?... En tout cas, le hasard, puisqu'il faut bien lui donner un nom, m'attendait là, devant les vieilles grilles noires du bassin : ce couple étrange, cette jeune fille au corps superbe et insolent, dangereux pour les artères des gens de mon âge, qui poussait une dame brune dans son fauteuil aux roues nickelées. Au moment où

je les croisais, ce fut le regard de la malade qui me frappa, un regard, comment dire, comme un papillon arrêté. Une feuille tombait en tournoyant à cet instant, sans que la tête de la dame fît un mouvement pour en suivre la chute. La pâleur de son visage était telle que l'appel que m'avait lancé la jeune fille me sembla, comment dire, presque inutile.

« Monsieur! aidez-moi! aidez-nous! » répétait la jeune fille.

La dame dans le fauteuil semblait effectivement de plus en plus mal en point. Des gestes que j'ai pu faire alors, des mots que j'ai prononcés, plus rien ne m'est resté en mémoire. J'ai dû la secouer certainement, crier, tenter de lui faire bouger la tête, une main, je ne sais plus, moi. En tout cas, la dame ouvrit soudain des yeux qui étaient pourtant déjà ouverts, je veux dire qu'elle y installa un regard, puis, curieusement, elle dit, tournée vers moi, exactement comme si elle m'avait choisi au milieu du petit attroupement qui s'était formé autour d'elle :

« Je m'appelle Léa, monsieur, Léa Boukobzar, mais en réalité, je... »

Une sorte de sourire contraint accompagnait ces mots, en même temps qu'une bouleversante jeunesse inondait son visage, effaçant comme par miracle la trace méchante des années. A cet instant-là, incroyablement, la Symphonie Jupiter éclata à nouveau dans ma tête, à croire que je me trouvais chez moi, devant mon lecteur de disques, exactement entre les enceintes qui déversaient dans mon sang la musique. Ah! Mozart, que venais-tu faire là, dans cette galère? Et pouvais-je me douter alors que cette galère où je t'embarquais serait une felouque nommée Chéops?

La dame, pourtant, n'avait dit que ces quelques mots : « Je m'appelle Léa, monsieur, Léa Boukobzar », des mots qui

pouvaient s'entendre comme ceux d'une personne se présentant, tout simplement, n'étaient ceux qui avaient suivi après un bref silence : « mais en réalité, je... »

Oui, c'était tout ce qu'avait dit la dame. Mais mon livre venait de me parler pour la première fois.

PREMIÈRE PARTIE

Rachel

« Tu n'as pas eu le choix entre l'âge d'or et
l'âge de pierre. »

Aragon, *Le Roman inachevé*

I

« Je m'appelle Léa, monsieur, Léa Boukobzar. Je ne sais pas pourquoi j'ai le sentiment de pouvoir vous... »

Elle me regarda si longuement que quelque chose en moi bougea, et cela ressemblait à cette onde chaude que je ressentais au temps des examens, à l'oral. Elle parut rassurée et reprit :

« Je suis née au pays d'Égypte. Je suis venue au monde au Caire, en cette année 1933 qui vit au nord, très au nord de moi... et puis, non... cette phrase, je l'ai déjà écrite, il y a longtemps, si longtemps... vous pourrez peut-être... mais non, trop de fatigue... trop d'émotion. Je ne peux pas, monsieur. Je ne sais même pas qui vous êtes... pourtant, quelque chose dans votre voix, quand vous m'avez parlé tout à l'heure, les mots que vous avez utilisés, je ne sais pas comment dire, mais c'était comme si j'avais affaire à un docteur, enfin... vous me comprenez ? est-ce que vous seriez docteur, par hasard ?

— Non, non, je n'ai fait que... que m'assurer de votre pouls, c'est peut-être pour cela que vous avez pu vous méprendre. Vous ne préférez pas que j'avertisse, je ne sais pas moi... quelqu'un de chez vous... ou... un médecin, justement ?

— Quelqu'un ? »

La dame eut son sourire désarmant. Je dis « la dame » alors que je n'arrivais pas à mettre un âge sur ce visage, ou

peut-être étais-je induit par l'épaisseur des branches, la couverture sur les jambes, ce je-ne-sais-quoi qui éternise les infirmes dans une fausse jeunesse gelée.

« Non, vous savez, j'ai surtout besoin de parler un peu. Seulement, il y a cette fatigue... cette fatigue que vous ne pouvez pas... que vous ne pouvez pas comprendre, évidemment.

— Madame, dis-je avec quelque platitude, si je puis vous être, de quelque... enfin si vous pensez que...

— Non, non, je vous ai suffisamment ennuyé. »

Elle continuait de m'observer comme elle n'avait cessé de le faire, en fait, depuis le début de cette bizarre conversation. Puis son visage, soudain, sembla se raffermir, se tendre. Elle venait de prendre une décision :

« Dites-moi, monsieur, avez-vous un peu de temps devant vous ?

— Je ne faisais que me promener, madame, j'ai donc tout le temps que...

— Eh bien, c'est dit, je vais faire une chose étonnante que seule ma fatigue peut justifier ou expliquer. Vous m'avez bien dit que vous étiez médecin ?

— Non, madame, justement, je vous ai dit que je ne l'étais pas, ou alors, médecin des âmes, si je voulais être pédant. »

Elle eut une sorte de lumière dans le regard, en même temps qu'un effroi, l'air de dire : je le savais ! tant pis, je le savais !

« Des âmes ? un prêtre, alors vous êtes un prêtre ? »

L'expression me parut si drôle que je dus faire un effort sur moi-même pour ne pas rire franchement. Je me contentais de dire sobrement :

« Non, madame.

— Tant mieux. Je vais vous confier ces feuillets, ajouta-t-elle après un silence, c'est un Journal... enfin, je n'en sais

Rolland Doukhan

Juste un instant d'automne


« Je sais bien, se disait-il, que la réponse véritable n'existe pas, même en ce qui concerne ceux qui prennent la peine de laisser une lettre, un indice, parce que l'important reste toujours cette dernière fraction de seconde, ce passage... » Il avait vécu avec Nafissa combien ? six ans ? sept ans ? Et il n'avait pas su lire ces yeux, cette peau, ni toutes ces questions noires qui y bougeaient. Comment peut-on aimer quelqu'un comme il l'avait aimée et ne rien savoir de son dedans le plus profond ?

Nafissa... C'est autour de l'extraordinaire beauté de Nafissa, de sa voix grave, de son charme, de son talent de peintre que va s'articuler le destin des personnages du nouveau roman de Rolland Doukhan. Des rives du Nil à celles de la Seine, de la poussière brûlante du Caire aux frondaisons du Luxembourg, ils vont tous, elles vont toutes se définir par rapport à elle : Rachel, sa presque sœur dont l'existence bascule juste un instant d'automne, Daniel qui n'aurait pas voulu, pas dû être son frère, Hafid qui l'a aimée sans comprendre, sans deviner son secret...

Sur le terrible secret de Nafissa, qu'elle a cru pouvoir emporter avec elle, des vies vont se défaire, se briser, se reconstituer peut-être. Dans son langage coloré, avec ce lyrisme fleuri, presque incantatoire qui est le sien, Rolland Doukhan signe là un roman envoûtant.

Rolland Doukhan est né à Constantine en 1926 et vit aujourd'hui à Paris. Il a publié *Berechit* son premier roman en 1992 (Denoël).



B 24264.6  9.94
ISBN 2.207.24264.1
125 FF TTC